



HAL
open science

'A los presocráticos' (1963) de Juan Gil-Albert: “antes del raciocinio y de la moral”, un hommage poétique

Emmanuel Le Vagueresse

► To cite this version:

Emmanuel Le Vagueresse. 'A los presocráticos' (1963) de Juan Gil-Albert: “antes del raciocinio y de la moral”, un hommage poétique. Rodríguez Lázaro, Nuria; AMERIBER-Amérique latine, Pays ibériques (Pessac, Gironde). Rime et raison: poésie et philosophie dans le domaine hispanique contemporain, Presses universitaires de Bordeaux, pp.124-144, 2016, Collection de la Maison des pays ibériques. Série Littéralité, ISSN 2111-062X, 979-10-300-0171-6. hal-02964124

HAL Id: hal-02964124

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02964124v1>

Submitted on 12 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

« *A los presocráticos* (1963) de Juan Gil-Albert : “antes del raciocinio y de la moral”, un hommage poétique »

Emmanuel Le Vagueresse
Université de Reims Champagne-Ardenne

Pour Annick Allaigre, qui m'a fait aimer encore davantage Juan Gil-Albert

« El hecho es que cada escritor crea a sus precursores »
Jorge Luis Borges, « Kafka y sus precursores », 1951

Juan Gil-Albert (1904-1994), poète, prosateur et essayiste, Républicain qui connut un exil intérieur en Espagne après quelques années passées en Amérique Latine, et toujours à contre-courant des écoles esthétiques dominantes dans son pays³⁴⁷, a toujours placé la philosophie au cœur de ses préoccupations poétiques³⁴⁸. Avec ce recueil qu'il intitule *A los presocráticos*³⁴⁹ – à peine une plaquette, en réalité, puisqu'elle ne comporte que sept poèmes –, les stylèmes habituels du poète sont bien en place, et disent l'hommage de l'auteur à ces penseurs présocratiques³⁵⁰, sans les imiter aucunement, comme pourrait le faire

³⁴⁷ Voir Emmanuel LE VAGUERESSE, entrée « GIL-ALBERT, Juan », dans Jordi BONELLS (dir.), *Dictionnaire des littératures hispaniques. Espagne et Amérique Latine*, Paris, Robert Laffont, Coll. « Bouquins », 2009, pp. 592-593.

³⁴⁸ Juan Gil-Albert a pu découvrir les philosophes présocratiques en se servant de différents ouvrages, dans plusieurs langues qu'il maîtrisait, mais sans doute, plus particulièrement, de l'un des rares ouvrages parus sur le sujet à l'époque, celui de Juan David GARCÍA BACCA, *Los presocráticos*, México, El Colegio de México, 1943-1944. Nous nous basons, quant à nous, sur le classique *Les Présocratiques*, éd. de Jean-Paul DUMONT, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988. Un autre ouvrage nous a inspiré, le très beau Catalogue de l'Exposition du Palais des Beaux-Arts de Lille (11 mars – 13 juin 2011) *Portraits de la pensée* (Alain TAPIÉ et Régis COTENTIN [dir.]), Paris, Nicolas Chaudun, 2011, présentant des tableaux (par Zurbarán, Velázquez, Ribera, Giordano...) de philosophes, presque exclusivement antiques (Démocrite, Héraclite, justement, et parfois sur un même tableau, Platon...). Lire aussi de Vicente GALLEGRO, « Los presocráticos, con un guiño epicúreo y un epílogo homérico », dans le n° 8 de la revue *Siglo XXI. Literatura y cultura españolas*, Valladolid/New York, décembre 2010, pp. 11-25.

³⁴⁹ Juan GIL-ALBERT, « Homenaje a los presocráticos », 10 pp., tiré à part [s. n.] de *Cuadernos Hispanoamericanos* (Madrid), Vol. 160, avril 1963 (2^{ème} éd. *A los presocráticos* seguido de *Migajas del pan nuestro*, Valence [Esp.], 1976, donc réédité une fois Gil-Albert devenu « un “poeta de culto” »). L'expression est de María Paz Moreno, p. 45 de l'édition utilisée et citée dans cet article : *Poesía completa*, éd. de María PAZ MORENO, Valence, Pre-Textos/Alicante, Instituto Alicantino de Cultura «Juan Gil-Albert», 2004, pp. 461-475. Les poèmes ont été écrits pendant l'été 1958. L'expression « antes del raciocinio y de la moral » de notre titre est prise de la Préface de Gil-Albert à son recueil, *op. cit.*, p. 463, une préface-programme en accord avec les poèmes, et que l'on citera donc souvent. On renvoie le lecteur intéressé à l'imposante bibliographie sur Gil-Albert établie par M. Paz Moreno, *op. cit.*, pp. 53-71. Ce recueil est par ailleurs dédié au poète Juan Luis Panero (né en 1942), alors extrêmement jeune, et annonce la dialectique synthétique du propos gil-albertien de cette série, puisque le poète levantín y parle de « estos versos fruto, a la vez, del arrebato que los inspira y de mi concordia » (p. 461), où l'on peut lire aussi, peut-être, un sous-texte sentimental dédié à Panero.

³⁵⁰ Voir l'article de Marie-Claire ZIMMERMANN sur un autre recueil, *Homenajes* (1976): « El yo poético y sus lugares en *Los Homenajes* », dans Annick ALLAIGRE-DUNY et José FERRÁNDIZ LOZANO (dirs.), *L'intravagant Juan Gil-Albert*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura «Juan Gil-Albert»/Alcoy, Ayuntamiento de Alcoy. Concejalía de Cultura, Col. «Colectiva» n° 2, 2005, pp. 59-81. Certaines de ses remarques – notamment sur les dédicaces systématiques, ici sous la forme « Homenaje a... » – peuvent éclairer aussi la lecture de *A los presocráticos*, que ce recueil des *Homenajes* suit d'assez près. Par exemple, on serait avisé de réfléchir à ces analyses en les

un poète ventriloque, plagiaire et, somme toute, vain, atteint de psittacisme³⁵¹. Gil-Albert reste poète, avant que d'être philosophe, et c'est que nous verrons dans cet article : dans quelle mesure notre écrivain se place-t-il sous les auspices d'un tel courant de pensée, lui-même fort divers, et même de certains penseurs en particulier, tout en gardant une totale liberté vis-à-vis de cette « école », créant ainsi un artefact esthétique et intellectuel spécifique, irréductible à toute équivalence stricte avec ces courants, et qui est, selon Gil-Albert, la philosophie³⁵² ?

On a dit que Juan Gil-Albert avait toujours ressenti une passion pour la philosophie, étant un « penseur [...] (qui disait de lui-même *soy un español que razona*) »³⁵³, on dira dès à présent qu'elle n'est pas exclusivement d'ordre présocratique, puisque Platon, qui combattit plusieurs d'entre ces philosophes – dont il connut même un certain nombre – a aussi la faveur du poète, dans d'autres recueils de sa production, tant d'un point de vue diachronique que synchronique, d'ailleurs, ainsi que Nietzsche et, dans une moindre mesure, Ortega y Gasset, qui configureraient *grosso modo* les espaces philosophiques gil-albertiens³⁵⁴. On voit

appliquant pour une bonne part à *A los presocráticos* : « El poema [dans les *Homenajes*] no es una demostración filosófica, sin embargo se presenta como un paseo conceptual entre diversos elementos que ilustran, aclaran y permiten un progresivo enriquecimiento de la definición inicial. Como dijo Heidegger, siempre vibra la poesía por medio del ritmo de un pensamiento. [...] El sistema sintagmático [toujours dans les *Homenajes*] no se funda en el choque de contrarios sino en la indisociable alianza de términos duales, en su perpetua alternancia que implica una constante sorpresa y la adhesión del lector. [...] La definición es más bien la proclamación de una coexistencia ontológica entre dos elementos igualmente intensos y claramente reivindicados. El yo asume desde luego esa escisión que es el signo del vivir », p. 73 et p. 75.

³⁵¹ « L'hommage n'est donc pas une vulgaire imitation, dilution de l'un dans l'autre ; l'hommage est témoignage d'amour, c'est-à-dire, respect de la singularité de chacun. L'hétérogénéité est systématiquement respectée [...] », comme l'écrit A. ALLAIGRE dans son article : « La rencontre dans la poésie de Juan Gil-Albert : du respect de la différence », dans Philippe MEUNIER et Jacques SOUBEYROUX (dirs.), *Stratégies de l'encuentro et du desencuentro dans les textos hispaniques*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2008, p. 309. Cf. aussi J. GIL-ALBERT lui-même : « [...] [M]is poemitas carecen de toda referencia directa a la teoría del hombre que en cada caso los preside evocadoramente y con el guardan, tan sólo, una identificación intencional de tipo, por qué no decirlo, metafísico », dans sa « Préface », p. 464.

³⁵² « Desde el primer contacto, en mi juventud, con el pensamiento estético, que esto es la filosofía, una ambición y un anhelo de dar forma coherente y seductora al pensar, los presocráticos me atrajeron especialmente », cf. J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463. Il expliquera plus loin, et nous avec lui, pourquoi eux en particulier.

³⁵³ A. ALLAIGRE, « Les marges d'un marginal (réflexions sur l'œuvre d'un marginal) », dans *Pandora* n° 9 (textes réunis par Christine MARGUET et Marie SALGUES), [Saint-Denis], Département d'Etudes Hispaniques et Hispano-Américaines, Université Paris 8, 2010, p. 350. Cette expression vient en fait de Gil-Albert lui-même, dans ses *Memorabilia*, Barcelone, Tusquets, 1975, p. 282. Pour ce qui est de la Bibliographie française, outre les différents articles et éditions procurées par A. Allaire, on citera aussi Danièle MIGLOS, « Unos recuerdos de Rosa Chacel y de Juan Gil-Albert », dans Patrick COLLARD (ed.), *La memoria histórica en las letras hispánicas contemporáneas*, Genève, Droz, 1997. Cf. ; à ce propos, l'ouvrage de Luis Antonio de VILLENA, *El razonamiento inagotable de Juan Gil-Albert*, Madrid, Anjana, 1984, dont le titre est directement pris de cette image.

³⁵⁴ Cf. le chapitre « Poesía y filosofía » de José Carlos Rovira, dans son « Introducción » à J. GIL-ALBERT, *Fuentes de la constancia* [Anthologie, 1972], Madrid, Cátedra, Col. « Letras Hispánicas », 1984, pp. 46-55 : « En la poesía [de Gil-Albert], el referente filosófico es [...] continuo, apareciendo como una de las claves imprescindibles para su comprensión » (p. 48), Rovira expliquant comment les contradictions entre ces différents espaces sont subsumées chez Gil-Albert, notamment « [el] antagonismo dualista entre lo espiritual y lo sensorial, entre el alma y el cuerpo [que] se resuelve progresivamente [...] mediante el triunfo nietzscheano de lo corporal [...] » (pp. 49- 50 et p. 53). La forme poétique de la pensée nietzschéenne n'est sûrement pas étrangère à cet intérêt. De

déjà, par ces remarques, que Gil-Albert n'est pas systématique, ni exclusif dans ses intérêts et ses influences³⁵⁵, et que le choix, de notre part, d'étudier ce mince recueil aurait pu être autre, tant sont multiples les sources d'inspiration poético-philosophiques du poète d'Alcoy³⁵⁶. Ces sept-ci, néanmoins, forment un corpus à la fois réduit, explicite et précis, remarquable quant à sa programmation annoncée.

Sans doute n'est-il pas inutile de préciser ici, même à gros traits, quelques concepts, quand ils existent, communs aux Présocratiques, ces adeptes de la « polymathie » (ou pluralité des connaissances, à la fois dans les arts et dans les sciences) à la Gil-Albert, d'une certaine manière, avant que de se pencher sur ces sept – chiffre magique, bien entendu, dans le droit-fil pythagoricien, sans doute – penseurs retenus par l'écrivain, ces « siete nombres oscuro-radiantes »³⁵⁷. D'abord, tous ces penseurs de la Grèce antique se préoccupent de ce que l'on nomme la « *physis* », c'est-à-dire la Nature, au sens à la fois d'astronomie, d'étude sur l'origine ou la reproduction de la vie. La physique peut être vue comme une « philosophie de la Nature », en quelque sorte, et elle s'oppose au « *mythos* », explication sous forme de fable du devenir cosmologique, en vogue jusque là. Ils voulaient expliquer, donc, l'origine et la formation du monde par des concepts rigoureux, et non par l'imagination. On passe donc avec eux d'une civilisation du *mythos* (fable) à une civilisation du *logos* (raison). Surtout connus par des fragments et/ou des citations transmises par des philosophes, comme Platon/Socrate, qui leur étaient opposés, on en a donc aujourd'hui une perception nécessairement tendancieuse, ce qui peut aussi expliquer, *in fine*, les contradictions que l'on pourra découvrir dans les poèmes de Gil-Albert, lui-même ayant une vision spécifique de philosophes, donc, déjà éminemment opposés entre eux sur certains points précis !

Quant à la parution de ces poèmes d'inspiration présocratique, elle est insolite, d'ailleurs, dans l'Espagne franquiste, tant pour ce qui est de leur refus *a priori* de l'engagement dans la société actuelle – même si en 1963 la poésie espagnole engagée est considérée comme déjà déclinante – que dans l'espèce de culturalisme³⁵⁸ qui s'y fait jour avant d'autres, un culturalisme qui était à l'œuvre,

manière plus générale : « Los poemas no son una explicación sistemática del pensamiento de éstos [les philosophes], aunque a veces éste les sea fácilmente conectable » (p. 48). Gil-Albert a aussi traduit l'*Antigone* de Kierkegaard en 1942 (México, Séneca).

³⁵⁵ Cf. aussi « [los] poemas dedicados a Epicuro y Schopenhauer de los *Homenajes* », que fait remarquer J. C. ROVIRA, *op. cit.*, p. 55.

³⁵⁶ Voir les recueils *Las ilusiones* (1944), *El existir medita su corriente* (1949), *La meta-física* (1974), *In promptus* (1976) ou la prose de *Breviarium Vitae* (1979), aux titres, pour certains, déjà philosophiques.

³⁵⁷ J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463. On retrouve le goût gil-albertien pour les oxymores.

³⁵⁸ Dans les différentes acceptions du terme, on retient ici l'emprunt à une autre voix que la sienne, de la part, par exemple, d'un poète, pour dire un certain nombre de vérités, d'expériences, de sentiments ; il s'agit en quelque sorte d'un « masque » poétique. Ces voix sont la plupart du temps reliées à des personnes qui ont existé, artistes ou personnages historiques. Malgré tout, même si ces sept poèmes sont tous dédiés à un penseur présocratique en particulier, on notera que la voix poétique, qui dit « je » ou « nous », s'adresse donc à eux, et ne parle pas en leur nom. Seule reste, mais c'est déjà beaucoup, la référence culturelle au « système » philosophique propre à chacun d'entre eux... que le lecteur connaît plus ou moins, d'ailleurs, comme dans toute construction culturaliste où entre en jeu l'intertextualité, explicite ou pas. Pour José Luis Ferris, en tout cas : « La obra de Gil-Albert es un producto indudablemente culto, pero no enfáticamente culturalista. Si hay evocaciones de lugares míticos, personajes de la antigüedad, del arte, de la música, de la filosofía o de las letras es ya por una necesidad vital y nada artificiosa », dans son article « Juan Gil-

on le remarquera, dans les poèmes que Gil-Albert écrivait dans les années antérieures à la Guerre Civile, comme chez cet autre précurseur qu'était son ami Luis Cernuda³⁵⁹. María Paz Moreno insiste elle aussi sur :

[...] la importancia del culturalismo como factor clave para la comprensión de su obra. Pero sobre todo, se destaca el hecho de que el de Gil-Albert fue un culturalismo «avant la lettre», que incluso precedió la acuñación del término. [...] Precursor de un estilo poético que no adquiriría relevancia hasta muchos años después [...]»³⁶⁰.

Ces poèmes sont donc originaux, malgré leurs références antiques, et presque modernes par ce culturalisme pré-Novísimos, d'une certaine manière, en tout cas intemporels – même si l'on verra que certains aspects, dans le fond, peuvent parler de la société du temps – ; et après tout, « original » renvoie aux origines, selon Gaudí³⁶¹. Quant à la fascination pour le monde méditerranéen, sa géographie autant que sa culture immémoriale, elle est patente dans toute l'œuvre de l'écrivain, avec une inflexion marquée que l'on a dite pour la Grèce³⁶².

...Que les Présocratiques se moquent des modes, en tout cas, cela est certain, et la leçon de philosophie qu'ils proposent n'est sans doute pas « engagée » au sens où on l'entend aujourd'hui et où on l'entendait à l'époque, mais elle représente une leçon de vie sage dans la période alors troublée et déjà schizophrène du franquisme des années 60. Remarquons aussi une autre rareté de cette poésie gil-albertienne, c'est la rareté de sa publication, car, si notre poète écrit beaucoup depuis son retour – pour raisons familiales – en Espagne en 1947, il publie très peu et reste discret, comme ancien Républicain, qui plus est homosexuel³⁶³. Reste

Albert: el escritor sin género, el hombre desubicado », à lire dans A. ALLAIGRE-DUNY et J. FERRÁNDIZ LOZANO (dirs.), *op. cit.*, p. 38.

³⁵⁹ Cf. J. C. ROVIRA : « La originalidad [des poèmes de Gil-Albert] está posiblemente causada porque, más que relación entre contenido y cultura, cabe hablar aquí de fusión, de perfecta integración entre un vastísimo mundo cultural y un mundo personal [...] », *op. cit.*, p. 37.

³⁶⁰ M. PAZ MORENO, *El culturalismo en la poesía de Juan Gil-Albert*, Alicante, Instituto Alicantino de Cultura «Juan Gil-Albert», 2000, p. 10 et sa belle étude « Otras fuentes del culturalismo/La filosofía », pp. 65-76. Elle parle aussi d'« autor "puente" » (ibid.) entre plusieurs générations.

³⁶¹ Antoni GAUDÍ, « L'originalité, c'est le retour à l'origine » (plusieurs versions existent de cette phrase en catalan et en castillan). Et aussi : « Un artiste n'est pas un homme de demain. Demain, c'est croire qu'on s'est mis en situation, qu'on fait carrière. Demain, ça n'existe pas », selon le peintre Eugène Leroy.

³⁶² J. C. ROVIRA, *op. cit.*, p. 17 : « [...] es el mundo griego [la] base de una comunidad cultural que se define por una identificación estética de la mediterraneidad ». Et aussi : « Piénsese que la Hélade no contiene, para mí, exotismo alguno, es, por lo contrario, mi casa solariega, o sus fundamentos [*Obra Poética Completa*, Vol. II, Valence, Institución Alfonso el Magnánimo (3 Vol. en tout), 1981] », cité p. 27. Cf. aussi J. GIL-ALBERT, « Préface » : « [El Mediterráneo] es el mar de nuestro pensamiento europeo » (p. 463).

³⁶³ « [Après *Concertar es amor* (1951) et avant *Fuentes de la constancia* (1972):] Durante más de veinte años [à peu près les années 50-70] continúa [Juan Gil-Albert] escribiendo, pero sólo dos de sus obras en verso ven la luz. Se trata de *Poesía (Carmina manu trementi ducere)* (1961), y "A los presocráticos" (1963) », voir M. PAZ MORENO, « Claves temáticas en la obra poética de Juan Gil-Albert », dans A. ALLAIGRE-DUNY y J. FERRÁNDIZ LOZANO (dirs.), *op. cit.*, p. 44. Cet ouvrage précieux renferme des contributions d'hispanistes français, dont A. Allaire, E. Le Vagueresse, Ch. Manso et M. C. Zimmermann, et espagnols. María Paz Moreno explique dans son édition de la *Poesía completa* qu'ayant eu beaucoup de temps libre durant son exil à México, Gil-Albert a pu faire l'éloge du loisir, de l'oisiveté (« Himno al ocio », dans *Las ilusiones*, 1944), mais aussi celui de la réflexion, en plus, bien entendu, du lien avec la Grèce : « El vitalismo y la exaltación del ocio contemplativo se articulan desde la referencia a la antigüedad helénica », M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2004, p. 42.

que, à l'époque où il rédige ces sept poèmes, Gil-Albert est déjà dans la dernière partie de sa vie et que l'on peut dire, avec María Paz Moreno, que :

La poesía gilalbertiana de esta última etapa se vuelve más meditativa. Se acentúan algunos temas, como el ocio meditativo o la reflexión metafísica. Gil-Albert escribe entonces sus mejores poemas metafísicos (*La meta-física*, *Homenajes e In promptus* o *A los presocráticos* son valiosos ejemplos), en los que aflora constantemente el tema de la preocupación ontológica. Sin embargo, esta preocupación no ocasiona angustia, sino que se da una aceptación de dichas cuestiones como una parte más de la vida humana³⁶⁴.

Ces sept poèmes portent donc le titre-programme de leur hommage, « A los presocráticos », à la fois exergue, dédicace et titre³⁶⁵, et chacun de ces poèmes se décline en un auteur particulier : Pythagore, Xénophane, Héraclite, Parménide, Empédocle, Anaxagore et enfin Démocrite, chacun avec son lieu d'origine et en suivant un ordre chronologique et « intellectuel » dans ses grandes lignes, du quasi légendaire Pythagore, au milieu du VII^e s. av. JC, jusqu'au IV^e s. av. JC et au contemporain de Platon et Socrate, Démocrite. Leurs titres sont tous des substantifs –complété, en une occasion, d'un adjectif épithète – ou des adjectifs substantivés par la formule « lo + adj. », soient, respectivement : « Lo físico », « Lo insólito », « El fuego eterno », « La tierra », « Las transformaciones », « El habla » et enfin « Lo póstumo ».

L'architecture poétique est donc rigoureuse et harmonieuse, comme le désir d'harmonie qui se fait jour à l'intérieur desdits poèmes, et ce, d'autant plus que plusieurs autres détails confirment cette harmonie, comme la ressemblance formelle entre ces poèmes, qui comportent tous à peu près le même nombre de vers, entre 35 et 40, à l'exception de « Las transformaciones », long de 59 vers, qui semble devoir son extension à son sujet même. De même, ces sept poèmes sont des « silvas » non rimées, signe de liberté du poète, d'une seule strophe³⁶⁶, ce qui leur donne un aspect spéculatif certain, où l'hendécasyllabe domine, excepté le tout premier, « Lo físico », uniquement composé d'heptasyllabes renvoyant sans doute en clin d'œil au chiffre même des sept poèmes présentés.

Outre ces combinaisons d'heptasyllabes et d'hendécasyllabes, çà et là viennent se greffer de rares tétrasyllabes et pentasyllabes, à l'exception de tout autre mètre, créant des vers qui ont tous une motivation pour être ainsi courts et différents, soit parce qu'ils attirent l'attention sur un élément, manifestent une opposition ou une insistance. L'hendécasyllabe peut être vu, alors, comme la « clave de la poetización »³⁶⁷. Ce n'est pas le lieu, ici, pour les commenter, non plus

³⁶⁴ M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2004, p. 45.

³⁶⁵ « El propio autor hace explícitas estas referencias [a la filosofía] en los títulos de varios de sus libros, como en el caso de *La Meta-física* y *A los presocráticos*. En el caso específico de este último, cada uno de los poemas [...] está dedicado a un filósofo de dicho grupo [...]. El espíritu filosófico de estos autores impregna la escritura del autor, pero sin llegar a adueñarse de ella. Más bien servirán como punto de partida desde el cual establecer la propia reflexión », selon M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2005, pp. 53-54.

³⁶⁶ Excepté le tout dernier, « Lo póstumo », là aussi par adéquation au sujet, qui propose après la pause strophique tout un programme de vie.

³⁶⁷ M. C. ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 76. Cf. aussi Ángel PRIETO DE PAULA : « Al esmerado equilibrio entre lo interno y lo exterior contribuye un estilo de luminosidad tamizada, que conjuga la sensualidad mediterránea con una sobria lisura de la expresión. De ahí el resultado final envuelto en una armonía discursiva. Coadyuva también a ello la música de endecasílabos por lo común, que se encadenan mediante encabalgamientos apenas perceptibles, en un ritmo de curso fluyente y reposado », dans son « Prólogo » à J. GIL-ALBERT, *Poesía completa*, *op. cit.*, p. 16.

que pour étudier le retour de termes, mais une telle analyse serait intéressante, notamment la récurrence du verbe « latir » et de ses polyptotes, par exemple, ou « fruición », « disgregar », « fundir », qui tous sont signifiants dans les philosophies présentées ici³⁶⁸. Pour ce qui est des personnes grammaticales utilisées, on fera remarquer que le « je » et le « nous » prédominent, alternant dans une fausse désinvolture les poèmes où la voix poétique se veut plus ou moins tournée vers un sort commun des hommes ; tandis que le temps est, dans son immense majorité, un présent que Marie-Claire Zimmermann explique ainsi : « El yo se complace en inscribir sus vivencias en un dilatado presente cuya extensión no se puede evaluar, lo que incita a leer despacio los versos que evocan esas hondas indagaciones en la intimidad del ser »³⁶⁹.

Quant au fond de ces poèmes et leur adéquation générale au(x) présocratisme(s), nous laissons José Carlos Rovira le résumer ainsi :

La importancia de los siete poemas es la identificación, en el terreno de la intimidad y del hombre, con un mundo físico que complementa los propios temas esenciales: el amor, la felicidad, el ser, la armonía, la nada... adquieren nuevos valores en este terreno de filosofía [...], adquieren nuevas resonancias que se pueden llamar, por ejemplo, intuición mítica en el descubrimiento del cosmos; *physis* generadora de la esencia y origen del mundo, y devenir como definición del ser y de todo lo real [thèmes centraux des Présocratiques, en effet]. Es el devenir de los presocráticos el que tiene, en la formulación heraclitiana, un tratamiento rotundo capaz de informar la poesía de Gil-Albert: el devenir es el principio de realidad, una obsesión poética manifestada conscientemente en la obra³⁷⁰.

De manière générale, on dira que dans ces poèmes, comme on va le voir, Gil-Albert fait sienne la « philosophie de la Nature » des Présocratiques que nous avons évoquée plus haut³⁷¹, présentant une exigence de rationalité et des réflexions d'ordre moral – ce qui ne signifie donc pas être raisonneur ou donner des leçons de morale³⁷² – ou d'ordre métaphysique. Ces hédonistes proposent, pour certains d'entre eux, une alternative contemporaine (on pense à l'atomisme, par exemple, de Démocrite) à l'idéalisme de Platon. Ce matérialisme, vigoureusement combattu par le christianisme futur, ne pouvait que plaire à Gil-Albert, et ces éléments-là apparaissent aussi dans les sept poèmes.

³⁶⁸ Et qui seront, bien entendu, cités dans le cours de notre développement quand leur présence assoit notre commentaire.

³⁶⁹ M. C. ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 78, même si elle parle ici de la série de poèmes intitulée *Homenajes*. Mais c'est le même principe dans ces sept poèmes, où la longueur des phrases « [va] consagrando la belleza de la creación poética » (*op. cit.*, p. 77) et où « [...] la conciencia de la temporalidad constituye un motivo recurrente [...] [formando parte] de un mismo misterio: el de la vida y sus vaivenes », selon, cette fois, M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2005, p. 51.

³⁷⁰ J. C. ROVIRA, *op. cit.*, p. 49. Et aussi : « [Para Gil-Albert] [...] [el mundo no es sino la disposición vital que le lleva a abrirse perpetuamente a la llamada ética de lo estético. [...]] », selon Joaquín CALOMARDE, *Juan Gil-Albert, imagen de un gesto*, Barcelone, Anthropos, Coll. « Ámbitos Literarios » n° 26, 1988, p. 16.

³⁷¹ La plupart d'entre eux ont publié des traités *Sur/De la Nature (Peri Physeós)*, des cosmogonies, en fait, rédigées pour la plupart en vers, fidèles, donc, à la tradition poétique, ce qui, là aussi, ne peut qu'être un élément concordant avec l'art de Gil-Albert.

³⁷² Ceci pour légitimer notre titre, « antes del raciocinio y de la moral », qui pourrait sembler paradoxal avec la première partie de notre affirmation.

Ces philosophes cherchaient tous, malgré leurs différences³⁷³, un « principe » élémentaire pour expliquer la formation du Cosmos et l'existence de la vie. Le principe de l'organisation du monde est ainsi identifié dans les éléments de la matière (ce que l'on appelle l'« élémentarisme »), pour certains, tandis que, pour d'autres, ce principe sera à trouver ailleurs que dans les éléments physiques, tous éléments que l'on découvre aussi dans les poèmes de Gil-Albert étudiés ici. De plus, au niveau d'abstraction atteint dans ces recherches en « physique », on peut voir en fait l'origine de réflexions plus métaphysiques, présentes également dans la série *A los presocráticos*, bien entendu, et qui aboutissent à une réflexion sur la nature de l'être, que ce soit dans sa mobilité, ses changements et reversions incessantes (Héraclite, cf. le poème « El fuego eterno ») ou son immobilité, son caractère toujours identique à soi (cf. Parménide, cf. le poème « La tierra »). A présent, comme, à notre connaissance, aucun critique ne s'est penché sur le détail de chacun de ces poèmes, nous allons donc étudier quelques-unes de ces traces dans chacun des sept poèmes du recueil, pour voir le degré d'adéquation de ceux-ci avec le penseur auquel il est dédié.

Le premier poème³⁷⁴, intitulé « Lo físico »³⁷⁵, est dédié à « Pitágoras de Samos » [Pythagore de Samos]. Le recueil débute donc par le penseur le plus ancien, chronologiquement, et le plus connu des profanes, ne serait-ce que par son célèbre Théorème, même s'il demeure aussi le plus mystérieux, puisqu'il est d'essence quasi légendaire et que l'on a surtout retenu de lui le mysticisme de ses disciples. Bien entendu, ses réflexions sur la musique³⁷⁶ ne peuvent que trouver un écho dans le « faire » poétique de Gil-Albert, mais pas particulièrement, reconnaissons-le, dans ce poème-ci. Pour autant, à la source de cet agencement des choses, on trouve chez Pythagore un feu central, qui ordonne autour de lui la révolution des corps célestes, et que Gil-Albert cite dans ce premier poème. En effet, les corps sensibles sont composés des quatre éléments (eau, terre, feu, air, qui seront présents dans le poème) se transformant les uns les autres.

Le titre du poème lui-même, déjà, est la traduction espagnole de la « physis » évoquée plus haut, et ce « nous » qui s'exprime au présent, à la fois actuel et intemporel, parle précisément dans ce poème d'amour, d'une lutte menée à deux en pleine obscurité, face à la transparence aveuglante de la lumière publique, ce qui peut évoquer un arrière-plan revendicatif, par exemple, d'affirmation de tout amour réprimé par la société³⁷⁷. Ce qui frappe plutôt, dès ce premier poème,

³⁷³ On distingue en effet, par exemple, entre les Ioniens, les Eléates, les Pythagoriciens, les Atomistes.

³⁷⁴ On renvoie simplement aux numéros des vers de chaque poème cité, et non aux pages.

³⁷⁵ Cf. aussi « Lo que había en [los presocráticos], en su pensamiento, de "físico", me cautivaba », cf. J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463.

³⁷⁶ Dont l'accord, on se le rappelle, peut être ramené à une proportion mathématique, ce qui n'apparaît pas spécifiquement dans ce poème-ci. Le principe d'organisation du monde et de l'être dont on parlait chez Pythagore est le nombre, qui n'apparaît pas non plus ici.

³⁷⁷ Une lecture politique peut être faite de ces poèmes, notamment pour ce qui est de l'amour interdit (si l'on ne se laisse pas abuser par nos présupposés, vu que l'on connaît l'homosexualité de l'auteur et que toute poésie est souvent perçue comme « autobiographie » déguisée, « métaphorique », selon l'expression, cette fois, du photographe sud-africain Santu Mofokeng à propos de son propre travail). Mais les traces en sont discrètes, ou alors marquées d'un goût pour l'oisiveté sensuelle et réflexive, voire d'un épicurisme et d'un hédonisme fort peu franquistes et national-catholiques. Cet arrière-plan « politique », puisque l'Eros l'est toujours, serait à étudier plus en détail, notamment le rapport avec les réflexions elles-mêmes politiques de plusieurs Présocratiques, notamment sur l'organisation de la cité (cf. « [En 1969] [e]n aquellas mesas de café

c'est surtout l'acceptation de l'amour comme solitude à deux, puisque la solitude de l'homme est ontologique.

Malgré tout, via une adversative forte en position explosive (« Pero », v. 30), le lecteur reçoit l'affirmation finale de la puissance de cet amour, de l'amour en général et de son oxymorique « dulce fuego » – un topique, faut-il le rappeler – que comporte le mot « Amor », doté, pour le coup, d'une majuscule, et terme conclusif du poème. Donc, en dépit de la place parfois problématique de l'homme dans l'Univers sombre et de sa course à l'abîme, au néant, au nadir, « algo se nos revela », et c'est l'Amour. Le feu rappelle certes Pythagore, mais pas seulement ce philosophe-là, et le *logos*, surtout, fait son apparition, via les références au nom (« nombre ») de l'être aimé ou à ce « nuestros labios » comme véhicule de « la palabra: Amor ». *Logos*, ici, est à la fois pensée et langage³⁷⁸, pensée car langage, même si c'est l'amour qui est ici transmis par les lèvres.

Le deuxième poème, « Lo insólito », écho du premier par le titre³⁷⁹, est dédié à « Jenófanes de Colofón » [Xénophane de Colophon]. Comme son prédécesseur, il étudie les phénomènes de la Nature, laquelle apparaît dans ce poème aussi. Mais, autant le dire, la plupart des théories principales du philosophe³⁸⁰ ne transparaissent pas dans ce poème-ci, même si un aspect important de sa pensée, en revanche, trouve peut-être un écho dans quelques vers de cet « Insólito », et c'est la distinction épistémologique fondatrice, pour lui et, bien sûr, pour la philosophie moderne à venir, entre le monde de l'apparence et le réel, comme le doute porté sur nos sens et sur la subjectivité de chaque individu, de son sentiment face aux choses, ce qui induit a nécessité d'établir une nette distinction entre science et opinion. La question qui taraude Xénophane semble être celle-ci : le monde que je perçois est-il donc comme mes sens me le décrivent ? Et Gil-Albert se la pose aussi, dans ce poème, comme on va le voir.

L'« insolite », thème du poème³⁸¹, c'est le bonheur, la joie d'un homme, qui semblent étonnants pour les autres hommes qui le croisent, trouvant cet état « irreligioso » (« Si nos dicen un día de verano: / soy feliz, / nos suena a irreligioso », vv. 1-3). Derrière la résonance autobiographique possible (« un día de verano », quand la préface dit que ces poèmes ont été écrits en été³⁸²), on sent en fait la revendication d'un savoir né de la vie, non de la science (« Abierto a las

[la Boule d'Or, en París] se hablaba de los presocráticos y de la recogida de firmas en favor de [Salvador] Puig Antich indistintamente" », écrit Ángel S. HARGUINDEY dans *El País* du 30. 11. 1976 à propos des tertulias parisiennes d'intellectuels espagnols exilés, cité par Luis E. PARÉS, « Filmar desde el otro lado », à lire dans L. E. PARÉS (coord.), *Filmar el exilio desde Francia*, Madrid, Instituto Cervantes, 2012, p. 26. Ici, on notera néanmoins que les discussions sur les Présocratiques sont présentées comme s'opposant aux discussions véritablement politiques.

³⁷⁸ « La estética de Gil-Albert se define complejamente en relación al logos, avanza en dirección a la sabiduría », selon J. C. ROVIRA, *op. cit.*, p. 47.

³⁷⁹ Il y a même trois proparoxytons sous la forme « Lo + adj. », dans ces sept titres (le premier, « Lo físico », le deuxième, « Lo insólito » et le dernier, « Lo póstumo »), ce qui montre la volonté d'échos musicaux de la part de Gil-Albert, derrière la signification même des thèmes retenus.

³⁸⁰ Par exemple, il voyait la Terre plate et infinie, des astres toujours différents – donc plusieurs soleils – et un monde issu de la Terre, qui y retournerait un jour. Mais aussi, il critiquait les représentations anthropomorphiques des dieux, lui qui concevait un Dieu unique, sphérique, immobile. Il réfutait violemment le système de Pythagore, par ailleurs.

³⁸¹ Toujours écrit au présent, et toujours via un « nous » pensant à et s'incluant dans la communauté humaine.

³⁸² « En medio del verano me han estallado, imprevistamente, estos siete poemas presocráticos », cf. J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463. Mais « ce qu'on dit de soi est toujours poésie » (Ernest Renan).

alturas / transforma en sí el secreto de la tierra » et surtout : « [...] No es fruto de enseñanza / lo que sabe. Es el fruto de la vida »³⁸³). Donc cette conception semble ne pas avoir grand-chose à voir, *a priori*, avec Xénophane et ses distinctions mentionnées plus haut. Pourtant, ne peut-on pas lire les vers suivants : « Y que en lo que los libros se decía, / enigmas, teoremas, como abstruso / campo del conocer, se ha disipado / para dejar patente / el claro rostro / de la verdad [...], vv. 25-30) comme une recherche de la vérité *ailleurs* que dans le « Mythos » et les sophismes, et *pas* une condamnation, qui serait incompréhensible, de tout *logos* ?

La question d'un savoir qui passe par les sens et l'observation semble en tout cas avoir trouvé sa réponse dans ce poème de Gil-Albert, tandis qu'elle restait sérieusement en suspens chez Xénophane, créant *in fine* un paradoxe avec la pensée du philosophe auquel le poète rend ce tribut. C'est bel et bien la « música del mundo » pythagoricienne, en revanche, qui flotte à la fin du poème sur les épaules de cet homme heureux, parvenant alors à l'harmonie avec la Nature, avec le Cosmos, le *logos* restant ici muet : « Que no se puede apenas referirlo [el saber] / si no es con el mirar [...] ». On voit déjà, au terme de ces deux rapides analyses de poème, que l'ambiguïté, voire la contradiction entre telle pièce poétique et l'auteur à qui elle est dédiée, est possible.

Le troisième poème, « El fuego eterno », est dédié à « Heráclites de Éfeso » [Héraclite d'Ephèse] et porte, on le verra, un hommage au « feu » du philosophe. Héraclite est un philosophe clef parmi les Présocratiques et parmi les fondateurs de la philosophie « moderne ». Il a beaucoup inspiré Gil-Albert : « [...] [E]scribió siempre [Gil-Albert] desde una filosofía vital del disfrute del momento –teniendo muy presentes el *carpe diem* clásico y el principio heraclítico del fluir vital»³⁸⁴. Sur la philosophie d'Héraclite lui-même, dont la préoccupation métaphysique est bien connue, on se contentera de rappeler ces quelques éléments qui apparaissent spécifiquement dans le poème qui lui est ici consacré, tout en faisant observer que sa pensée a été considérée comme obscure et, parfois, contradictoire, notamment, mais pas seulement, du fait de sa provenance fragmentaire. Gil-Albert, par clin d'œil, n'en profiterait-il pas lui aussi pour proposer, et assumer, ses ambiguïtés et ses paradoxes poétiques – adjectif qui a aussi été accolé à Héraclite³⁸⁵ –, tant à l'intérieur d'un même poème (cf. les expressions oxymoriques « Aquí donde la carne y sus placeres, / este sufrir tan nuestro [...] » ou « la fruición de las manos laboriosas », que l'on peut prendre aussi comme exemple de l'union des contraires chère à Héraclite) qu'entre différents poèmes³⁸⁶.

³⁸³ A rapprocher aussi de cette observation : Gil-Albert, comme Saint Thomas d'Aquin, veut « [...] considerar la experiencia sensible como camino de acceso a lo abstracto –y por tanto al ser-. [...] Para [Juan Gil-Albert], como para Santo Tomás, los sentidos son los que aportan la prueba ontológica que confirma la realidad de nuestra existencia. [...] », écrit encore M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2005, p. 54. Même si l'on verra plus loin que ce principe thomiste peut être augmenté de l'exercice de la pensée, qui assure la sécurité de jugement.

³⁸⁴ M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2005, p. 48. Cf. aussi J. C. ROVIRA, qui parle de « la emoción cultural que llegará a suponer, corriendo el tiempo, la lectura de Heráclito [en Gil-Albert] [...] », *op. cit.*, p. 41.

³⁸⁵ Le *Fureur et mystère* de René Char (1948), lui aussi, récupère cet héritage poétique et philosophique.

³⁸⁶ En fait, cette « obscurité » semble mieux convenir, paradoxalement, à la profondeur polysémique de la pensée héraclitéenne, car ces multiples interprétations semblent inscrites au cœur même du projet de ce philosophe et amènent le lecteur au cœur le plus profond de la réflexion philosophique... comme de la profuse et mouvante esthétique gil-albertienne ?

Mais parlons « concrètement ». Pour Héraclite, le feu est le principe de toutes choses : le devenir du feu rappelle notre destin, il crée et détruit selon un retour éternel et son devenir lui-même s'explique par la transformation des choses en leur contraire et le combat des éléments s'affrontant entre eux. On trouve de nombreuses traces de cette conception du monde et de l'être, transitoires et en recompositions incessantes par rencontre des opposés, dans ce poème : le « nous » s'interroge – donc, philosophiquement – dans le premier vers sur la nature de l'homme, qui porterait en lui « un fuego primitivo ». Il s'interroge ensuite sur la « luz », que l'on peut ici considérer comme variante du « fuego » et, dans une visée métaphysique, sur le rapport entre microcosme (l'homme) et macrocosme (l'Univers), multipliant les interrogations de ce type (« ¿Eso que llaman luz [...] // será esta misma llama irreductible / de nuestra intimidad? (vv. 7-12) » ou « ¿No seremos acaso lo que somos / o nos parece ser sino las chispas / de esas frondas oscuras, palpitantes[?] » (vv. 13-15)). Ce « [...] [i]delicioso infierno de la tierra! » oxymorique, cette rive « en que se cuece nuestra ternura » est, au bout du compte, du poème et des questions posées, le sort de l'homme, même si, philosophiquement, le poète ne tranche pas (« Tal vez ») sur la certitude de cet au-delà de « repos »³⁸⁷, qui est aussi un en deçà, dans le sens, rappelons-le, où nous naissons du feu, puis y retournons.

Ce poème reprend donc poétiquement la conception héraclitéenne du principe à la fois premier et dernier du feu et se conclut sur cette perspective de fusion – dans tous les sens du terme – des êtres et des choses dans le creuset de la foudre/de la lumière/du feu : « Luego de haber surgido de la luz / y antes de que en su día se incorpore / *in eterno*, / a su luz », faisant de ce troisième poème l'un des plus clairement reliés à la philosophie de « son » penseur.

Sur un autre plan, mais qui découle du précédent, la raison, le *logos*, cherche à saisir l'unité de tensions contradictoires. Héraclite se trouverait donc à l'origine de la pensée dialectique, dont les échos gil-albertiens, dans les tensions qu'elle sous-entend, sont certains dans l'ensemble de ces poèmes à oxymores et/ou amphibologies, et surtout dans celui-ci (par exemple : « que aflige y nutre a un mismo tiempo »). Tout bouge et tout passe en son contraire, chez Héraclite, tout devient tout, tout est tout, rien n'est donc plutôt ceci que cela, mais tout le devient. Ce mobilisme – qui s'oppose à Parménide, lequel aura droit à son poème immédiatement après – peut apparaître dans des vers tels que « los besos que intercambian / quienes se van y vienen » ou « todo lo excelso, claro, fugitivo », tout comme l'impermanent « [...] tibio interregno en que se cuece / nuestra ternura (vv. 31-32) », le mot clef semblant bien être ici « interregno » (notre passage sur Terre entre deux « feux » bien plus chauds). Mais l'on redit aussi l'isotopie du « feu » qui constitue une grande part de l'héraclitéisme de ce poème.

Le quatrième poème, central³⁸⁸, « La tierra » – sans majuscule, donc *a priori* l'élément, pas la planète, même si cette seconde lecture reste possible, par moments, dans le poème –, écho de l'élément précédent et son opposé, est dédié à « Parménides de Elea » [Parménide d'Elée], qui est le philosophe dont la pensée s'oppose le plus immédiatement au philosophe précédent, Héraclite. Comme ce dernier, Parménide est très connu et conçoit le monde et l'être, quant à lui, comme

³⁸⁷ Car il s'agit bien du retour à la terre, d'où naît le feu d'où surgissent toutes choses, comme on l'a dit, dont nous autres hommes.

³⁸⁸ A considérer, donc, comme d'une importance particulière, ce qui fait de son élément clef, la terre, un élément principal de la pensée de Gil-Albert.

immobile. Comme pour Héraclite, nous ne relèverons ici que les traits les plus saillants de sa pensée qui apparaissent – ou pas – dans ce poème, sans même parler, par exemple, de la nature poétique – formellement parlant – de son œuvre³⁸⁹.

Ce philosophe de l'être et père de l'ontologie est en recherche, lui aussi, de la vérité parfaite (qui doit aboutir à cette conclusion : « l'être est », ce qui est loin d'être un truisme) contre l'opinion confuse (la Doxa ou savoir imparfait), voulant établir ainsi les bases de ce qui sera toute notre science moderne. Il a ouvert la voie à la philosophie des idées et à la notion de *méthode*, dont on peut trouver des échos dans la conclusion du poème, sur « le Doute » : « [...] una sombra / más vasta que se impregna / de cuanto voy diciendo y que me espina / toda verdad: la Duda » (vv. 33-35). Néanmoins, même si le doute est vu, en philosophie, comme nécessaire et créateur, particulièrement chez Parménide – qui considère que la logique s'oppose à l'expérience et que la raison, critère de la vérité, établit ainsi que l'âme est, et qu'il faut lui prédiquer des attributs non contradictoires –, on est obligé de remarquer que dans le poème il est vu comme une « ombre », et sa nature reste ambiguë³⁹⁰.

A présent, en ce qui concerne la fameuse conception parménidienne de l'être et du monde immobiles³⁹¹, on est étonné de ne voir que quelques allusions à celle-ci dans ce poème, dont nous allons dire quelques mots supplémentaires. Notons d'abord qu'il est écrit, cette fois, par une première personne, qui s'adresse à un certain moment à une deuxième personne semblant être la terre éponyme. La préoccupation, dans ce poème central, paraît se recentrer, par conséquent, sur le je et ses préoccupations. L'immobilité, donc, de l'étant et de l'Univers, n'est pas manifeste tout au long du poème.

Malgré tout, cette pensée parménidienne apparaît à la fin du premier tiers : « Todo lo que mis ojos me transmiten, / mis manos me conturban, / mi olfato me reclama, / ¡qué proceloso está, qué vario existe! / Y sin embargo opera en mis sentidos / un feliz resultado: la armonía », dont on reparlera et qui semble donc représenter, selon nous, de manière irénique, la résolution des contraires que l'on peut – mais en forçant peut-être un peu l'interprétation, on s'en rend bien compte – relier à l'invariabilité, *in fine*, de ce creuset de forces opposées, de contraires synthétisés, qu'est l'étant. Cette lecture possible est sans doute corroborée par la présence du substantif « firmeza » (« Y mientras recreada en mis palabras / te vertí la firmeza que no tengo / trazando en ti el camino / de mi seguridad », vv. 26-29). Mais on redit que Parménide et son immobilisme ne sont pas explicitement revendiqués, et même, en revanche, qu'Héraclite n'est paradoxalement pas loin de ce « mar rumoroso » que contemple la voix poétique...

³⁸⁹ Et que ce poème nourrit par ses vers spéculaires – encore une fois – sur la puissance du *logos* et de la parole en général : « Yo fui quien descubriéndote, en mis labios, / tus accidentes [...] » (vv. 23/24) ou « Y mientras recreada en mis palabras » (v. 26), par exemple.

³⁹⁰ Ce n'est en tout cas pas le doute cartésien, car la/les philosophie(s) de Gil-Albert s'en éloigne(nt) : dans ce poème, il s'agirait plutôt du doute face à ce que transmettent les sens, auxquels doit s'arrimer la pensée pour arriver à la sûreté de jugement... mais cet exercice de la pensée produit aussi du doute (cette « ombre ») ! María Paz Moreno nous fait remarquer, d'ailleurs, que l'on ne rencontre pas souvent de Gil-Albert doutant, mais bien plutôt affirmant son existence avec force (cf. M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2000, p. 65-66).

³⁹¹ L'être ou le monde est intelligible, non-créé et intemporel, ne contient aucune altérité, et il est parfaitement continu. Cette conception de l'être est à la fois de l'ordre de la pensée et représentée par Parménide comme une réalité physique, finie et sphérique.

D'où, à la fin du poème, cette mise en abyme du Doute majuscule, démarrée par la question qui ouvre une question d'ordre ontologique : « ¿soy el ser terrenal? »³⁹², interrogation qui concerne en réalité la totalité du poème et qui a tout à voir avec la confiance que l'être humain peut avoir en ses sens (l'ambigu : « [...] yo me envanezco, / como un gran ojo vivo, / de saber lo que es [el mundo] » : si l'œil fait le lien entre les sens et l'âme, le verbe « envanezco » peut être lu comme péjoratif). Cette question est suivie d'une interrogation sur le passage des sens à la connaissance et à la pensée, dont Parménide, pour le coup, parle et sur quoi le philosophe met bien en garde. Seule semble compter « la ingravidez rotunda: el pensamiento » (v. 22), mais – tandis que le poème s'achève – il ne peut donc assurer la vérité, d'où le doute et cette ombre, « qui s'imprègne / de tout ce qu'[il] est en train de dire ». Malgré tout, cette ombre/ce doute peut alors être compris comme la nuance de réflexion qui empêche l'aveuglement d'un soleil trompeur, *i. e.* cette différence parménidienne entre vérité et opinion, logique et expérience.

Le doute est érigé en dogme, philosophiquement, et le lecteur est appelé à respecter et même à appliquer dans sa propre lecture ce doute... entre les philosophies d'Héraclite et Parménide, et à les réconcilier par ce poème, peut-être, dans ses indécisions et ses flous mêmes. Par l'ensemble des poèmes mis en regard les uns des autres, le récepteur commence à comprendre que l'important est d'arriver à une sorte d'harmonie³⁹³. Pour María Paz Moreno, d'ailleurs, l'idée de transformation est plus présente que celle d'immobilité dans ces poèmes et dans la totalité de l'œuvre gil-albertien, ce qui fait qu'on peut pencher pour un plus fort héraclitisme de Gil-Albert³⁹⁴, ce que notre propre lecture nous fait partager.

Le cinquième poème, « Las transformaciones », est dédié à « Empédocles de Agrigento » [Empédocle d'Agrigente]³⁹⁵. Défenseur de la Démocratie, excentrique et banni de sa terre – triple écho de Juan Gil-Albert –, il fut, comme notre poète, le plus excentrique (des Présocratiques...), auteur, comme d'autres aussi, de poèmes qui résument sa pensée, un *De la Nature*, par exemple. Son principe d'explication à lui, c'est la combinaison des quatre éléments, et l'on verra que dans ce poème Juan Gil-Albert lui offre un hommage plus clair encore qu'à Parménide dans le poème précédent. Disons pour commencer que ce poème est le plus long des sept, le seul à compter 59 vers, soit une bonne quinzaine de plus que les autres, ce qui montre son poids et sa prégnance dans l'édifice poétique de ces hommages et de cette réflexion poético-philosophique. La voix poétique retenue

³⁹² Il s'agit de l'un des vers qui rendent possible l'acception de « tierra » comme planète « Terre » et le questionnement métaphysique qui en découle quant à la place de l'homme sur la Terre, problématique qui irrigue l'ensemble de cette quatrième pièce poétique. Cf. aussi : « El orden y la belleza con que sus elementos se aparecen ante el poeta hacen que lo telúrico se deifique, considerándolo símbolo del orden vital que el poeta anhela. [...] », à lire dans M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2005, p. 53.

³⁹³ Cf. J. L. FERRIS, *op. cit.*, p. 41 : « Tras la fe de la niñez y el descalabro de la realidad, se alcanza la esperanza de la madurez, la aceptación de lo que se tiene. Ni Parménides y el estatismo infantil, ni Heráclito y la angustia de la contingencia, sino ambos: armonía y equilibrio, síntesis ».

³⁹⁴ « Ante la dificultad de conciliar las perspectivas de Parménides y Heráclito, Gil-Albert parece preferir las ideas de este último, o al menos éstas parecen haber calado más hondo que las del pensador de Elea [Parménides]. En consecuencia, el ser no es para el poeta algo eterno e inmutable, sino que lo considera inmerso en el remolino del cambio que condiciona la existencia de cuanto le rodea (recuérdese el título de uno de sus libros: *El existir medita su corriente*) », cf. M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2000, pp. 68-69.

³⁹⁵ Lequel a inspiré d'autres poètes, comme Hölderlin et sa *Mort d'Empédocle* (1798-1799).

par Gil-Albert reste un je, comme dans le poème précédent, confirmant l'orientation plus personnelle prise par le recueil, à ce moment de la réflexion et de l'écriture gil-albertiennes, voire autobiographique, car y apparaît une référence explicite à son prénom³⁹⁶.

Surtout, le titre de cette réflexion ontologique sur la nature et le devenir de l'être humain évoque la nature changeante du monde et de l'être, sur laquelle le poète insiste spécifiquement dans ce poème. Il se rapproche alors de la pensée empédocléenne, y compris sur le rôle joué par les forces de l'amour (qui rapproche même ce qui est dissemblable) et de la haine (qui sépare même ce qui est joint), suivant des cycles récurrents, et s'ajoutant à ces quatre éléments. Or, le poème le dit dès le tout premier vers : « Amor y Odio se juntaron / para tejer entrambos mi persona »³⁹⁷, avant que de laisser la parole, tout de suite après, au je poétique³⁹⁸.

Quant à la réflexion sur le devenir *post mortem* des hommes, elle s'achève par cette exhortation à ne pas craindre l'« après », cet espace « [d]onde todo fundido ya en el todo / no se sienta este miedo o este anhelo / de la mortalidad » (vv. 57-59). Il s'agit peut-être ici d'une parenté avec l'idée que développe Empédocle de la transmigration des âmes et, aussi, pourquoi pas, du cycle des existences comme expiation de l'être sous une forme errante et mortelle. Par conséquent : « [¿No es juicioso creer] [...] que mi misma muerte no señala / un fin del fin? [...] »³⁹⁹, à relier absolument à cette dialectique de la transformation perpétuelle qui irrigue là encore tout ce poème.

En effet, si l'on repense à ces « transformations », à ces accidents de l'être, à ce corps en mutation, vêtements compris, que le je poétique porte « en trance de mudanza », « [e]sta congregación que se disgrega / cada segundo exacto de mi ser » (il repense ici, comme Empédocle, au mixte dialectique entre amour et haine, qui fait l'être et le monde) : tout se meut par transformations infinies, et Juan Gil-Albert le dit et le re-dit explicitement, tout au long de ce poème, même si c'est sous l'espèce d'un questionnement philosophique auquel il nous a désormais habitués dans ce recueil : « [...] ¿No es juicioso / creer que todo avanza lentamente / hacia transformaciones infinitas? »⁴⁰⁰.

Revient alors la question de l'amour, comme au tout début de ce poème et de ce recueil : le locuteur poétique s'adresse dans le dernier tiers de cette pièce à un tu indéterminé, monde, être aimé ou double du je, qui signe essentiellement ce retour de l'amour comme élément clef et lien avec le Cosmos. Un Cosmos, d'ailleurs, qui était apparu dès le premier poème et qui est considéré ici comme l'élément de la passion et, possiblement, du mouvement, tourné vers l'avenir, « sin

³⁹⁶ « sin este Juan que ahora me designa » (v. 51). Cf. aussi toute une partie du poème où le je poétique réfléchit aux différents âges de sa vie passée (vv. 20-33).

³⁹⁷ Variante dans l'éd. de 1976 et les suivantes : « y entretejieron ambos mi persona », avec la même idée de fusion.

³⁹⁸ « Pero a partir del tercer verso, ya no se escucha la voz del filósofo, sino la del poeta meditando en primera persona acerca de la mortalidad humana », dit pertinemment M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2000, p. 68.

³⁹⁹ Cf. aussi J. C. ROVIRA, qui analyse alors la pensée gil-albertienne comme conduisant « a la valoración de la muerte [...] [con una] serenidad que Gil-Albert despliega ante estos temas, hasta el punto de haber llegado a asumir con insistencia la dialéctica vida-muerte, como la que da sentido precisamente a la misma vida », *op. cit.*, p. 35.

⁴⁰⁰ Cf. aussi « Todo es existencia. Pero, y esto es el otro aspecto de lo que constituye su supervivencia estremecedora [celle des Présocratiques]: sin causa y sin fin », selon J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 464.

este Juan que ahora me designa / como persona errante ». On reçoit le clin d'œil aux corps errants d'Empédocle, coincés dans cette vie en attendant une autre, même si la solitude guette encore et toujours⁴⁰¹. Mais c'est bel et bien sur l'espoir que s'achève ce cinquième poème, où le je poétique imagine son avenir/devenir, où il se muera finalement en « otro reino o fuego menos parco / que mi tibieza actual [...] ». Empédocle et son amour, son respect fasciné pour le feu, y sont bel et bien présents⁴⁰².

Mais cette « tiédeur », est-ce de la lâcheté sociale, politique ou intime, amoureuse ? Un peu des deux, sans doute, comme les vers suivants semblent le prouver, vu que ce feu, ce royaume, seront un espace « [...] donde ya el hombre / no será mi vecino rencoroso / ni el amor una mancha » (vv. 54-56), où l'Eros politique ressurgit dans des vers polysémiques appelant à un amour de l'homme, dans toutes les acceptions de ces deux termes... et où l'androgynisme empédocléen sera rétabli, tout comme sera rétabli le règne de l'amour. Et ; ce, alors que, selon Empédocle, on se situe aujourd'hui dans le cycle de la haine⁴⁰³. Ainsi, ce poème est très fidèle, par divers côtés, à la pensée d'Empédocle, en même temps qu'il est discrètement politique.

Le sixième et avant-dernier poème, « El habla », nouvel hommage et à la poésie et au *logos*, est dédié à « Anaxágoras de Clazomene » [Anaxagore de Clazomènes], le philosophe que l'on surnommait en son temps « l'Intellect », car il soutenait que l'intelligence était la cause de l'univers, donc que l'esprit en était le principe. Seul le Cosmos semblait l'intéresser : un Cosmos où il y avait des astres, des masses incandescentes, mais pas des dieux, comme Gil-Albert n'était pas loin de le penser.

Ce philosophe, qui introduisit le concept du « Noûs »⁴⁰⁴, affirme alors qu'être et matière ne se produisent ni ne se créent, mais se transforment. Il y a là un écho, pour Gil-Albert, au poème antérieur, « Las transformaciones », ce qui crée un pont entre les deux philosophes, Anaxagore ayant écrit lui aussi un *De la Nature*. Les deux pièces poétiques, en se suivant, permettent au lecteur attentif de constater le va-et-vient entre les pensées et les théories, le *cross over* opéré par ce poète éminemment libre entre les philosophies qu'il aime et les poèmes qu'il écrit, refusant que chaque poème soit *stricto sensu* la niche d'un seul philosophe. Pour Anaxagore, toute la matière se trouve sous la forme d'atomes, particules infiniment petites, et le « Noûs » ou intelligence éternelle a ordonné ce chaos lui-même éternel. Tous les corps sont donc composés du même matériau, bref, sont

⁴⁰¹« [...] [A]ún me queda por ser [un fuego], sólo que solo », mais il rajoute immédiatement ce vers déjà cité : « sin este Juan que ahora me designa / como persona errante », ce qui est surtout une critique contre lui-même.

⁴⁰² Cf. l'analyse de ce que le philosophe Gaston Bachelard appellera le « Complexe d'Empédocle », où « la destruction [par le feu] est plus qu'un changement, c'est un renouvellement », à lire dans Gaston BACHELARD, *La psychanalyse du feu* (1937), éd. citée Paris, Gallimard, 1987, Coll. « Idées », spéc. Chapitre II : « Feu & rêverie, le complexe d'Empédocle », pp. 31-40.

⁴⁰³ Autant à l'époque du philosophe grec que dans l'Espagne du temps, apparemment...

⁴⁰⁴ C'est-à-dire d'intelligence, d'énergie, ordonnant et dirigeant le monde, la matière et l'être [force que l'on peut rapprocher de la faculté d'ordonner les choses, donc, de l'intelligence], un monde formé de substances diverses, sans début ni fin, mais s'agencant par combinaisons et séparations diverses, un peu comme le pensait le philosophe du poème précédent, Empédocle, et bien avant Lavoisier, lequel se serait inspiré du « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau » d'Anaxagore.

des atomes agrégés entre eux, en une théorie qui mènera plus tard à l'élaboration atomique d'un Démocrite⁴⁰⁵.

Pourtant, dans le poème ici étudié, toujours une « *silva* » quasi parfaite, l'accent est mis, non pas sur le « *Noûs* », mais sur le langage – comme ce titre de « *El habla* » l'indique assez –, qui n'est pourtant pas le centre de la pensée d'Anaxagore. Le locuteur poétique revient à un nous, sans doute présent en cette fin de poème pour élargir le propos, toujours ontologique et, à la manière d'Anaxagore, certes ici, préoccupé de la place de l'être dans le monde, parle de l'« [...] *equilibrio / del acto libre: estamos. / Estamos en la tierra, en nuestra casa* » (vv. 10-12). Mais, en s'adressant à un certain moment à un tu, furtivement, qui est le mot/la parole (« *Quien te tuvo en los labios manifiesta* », au mitan du poème), le locuteur poétique nous rappelle que c'est bien le langage qui est au cœur de ce texte, non le « *Noûs* » et le système d'explication du monde proposé par Anaxagore.

Cette réflexion, qui a quelque chose de pré-existentialiste (« *estamos* », écrit le poète, non « *somos* », sujet d'autres poèmes de cette série), nous fait pourtant nuancer la condamnation de Dieu/des dieux par Gil-Albert que nous croyons lire dans ces vers : « [...] *Divino soplo / de la palabra en medio de los hombres* »⁴⁰⁶. Mais cet adjectif « *divino* » ne doit pas être sur-interprété, selon nous, du côté du religieux, bien plutôt du *sacré* de cette parole et pour son aspect miraculeux, aussi.

Néanmoins, si on veut relier le poète et le philosophe, il suffit de penser que l'intellect, derrière le nous, c'est aussi du *logos*, et le poème se rapproche alors davantage d'Anaxagore et de son principe moteur des hommes et de l'Univers, à nouveau reliés sur cette planète-maison⁴⁰⁷ que, d'ailleurs, les hommes doivent habiter en poètes, toujours selon Hölderlin. Insistons : dans cet avant-dernier poème, il semble que Gil-Albert veuille mettre l'accent sur ce pouvoir de la poésie/du langage chez les hommes pour se relier, à la fois entre eux, donc, et avec le monde – et c'est cela qu'il met en relief dans le « *Noûs* ». D'où la multiplication des mises en abyme sur l'isotopie du « langage », inhérent aux hommes en tant que groupe, comme valeur ajoutée à la Nature, la révélant et permettant de la dire/magnifier, en harmonie avec elle, pas en opposition (« *Poder decir: la uva está madura. / Compartir esa miel* », vv. 24-25)/ Nulle opposition non plus entre les hommes, tout au contraire : le langage permet ce « partage », et la sensualité (miel, raisin de Dionysos, dans ce poème) n'est pas oblitérée non plus.

D'autres infinitifs suivent, d'ailleurs, et ces vers entremêlent à nouveau l'existence, la Nature, les sens, le partage entre les hommes et la parole, bien entendu⁴⁰⁸. Le poème s'achève aussi sur le langage (« [...] *cuando el hombre / debe decir adiós [...]* »), via une longue phrase (entre les vers 32-38 et finaux), mais en

⁴⁰⁵ Lequel sera le dernier poète/philosophe présocratique retenu par Gil-Albert pour sa série de sept poèmes.

⁴⁰⁶ Ce qui l'éloigne encore un peu plus d'Anaxagore, lequel semble, pour le moins, oublié dans ce vers. Quant à la préoccupation « sociale » de notre poète, comme dans le poème précédent, elle est toujours là, au détour d'un vers comme « *los rumores que esparcen los vecinos / nos dan seguridad de compañía* » (vv. 16-17), mais toujours via le pouvoir de la parole, apanage des êtres humains et outil de communi[cati]on entre individus.

⁴⁰⁷ On sait aussi l'obsession de Gil-Albert pour la « maison », le lieu précis et concret que l'on habite (cf. sa célèbre « *Elegía a una casa de campo* », dans *Son nombres ignorados* [1938]).

⁴⁰⁸ « *Bajar a la ribera solamente / por charlar, por mirarnos, / o con las manos juntas convencernos / de que estamos aquí* », vv. 26-29. L'amour – probablement même homoérotique, avec la mention de ces « mains jointes » – est peut-être lisible aussi ici. Quant à cette eau « sans retour », elle est on ne peut plus héraclitéenne.

même temps sur l'amour (« [...] adiós a lo que ama »⁴⁰⁹), comme s'il s'agissait d'évoquer une occasion ratée par beaucoup d'hommes de ne pas avoir avoué leur amour à l'être aimé, puisque le langage le permettait pourtant. Là, on est bien loin d'Anaxagore, et tout près de Gil-Albert.

Le septième et dernier poème, « Lo póstumo », est dédié à « Démocrito de Abdera » [Démocrite d'Abdère]. Démocrite, surnommé quant à lui « La science/la sagesse » (« Sophia »), emprunte à Parménide sa notion d'être, mais de manière encore plus novatrice, car Démocrite fractionne l'être unique en milliers de corpuscules, « idées » ou « atomes » – le principe démocritien –, d'où le nom de « philosophie atomiste » accolé à sa doctrine⁴¹⁰. Considéré de ce fait comme un philosophe « matérialiste », il ne voit pas sa pensée trahie, bien au contraire, par cet ultime poème qui réfléchit, comme on pouvait s'y attendre, au devenir de l'homme après sa mort physique, le titre l'indiquant assez. Pas de trahison du Démocrite atomiste-matérialiste, en effet, dans cette pièce poétique, puisque, dans les deux idées principales qu'elle développe, il y a celle d'un devenir posthume qui nous fait revenir, comme nous le verrons, au feu originel⁴¹¹, vu que notre corps, lui, périt dans la mort⁴¹². De plus, notre seule postérité sera celle du langage, sous la forme d'un hommage que les êtres (sur)vivants nous offrent. On notera au passage la mise en abyme, en quelque sorte, de ces sept hommages dans le tout dernier, par cette affirmation, et par l'emphase mise sur le pouvoir des mots, comme dans le poème précédent.

Le rapport, sur ce point, avec Démocrite, est plus ténu, mais il réside peut-être dans le fait que ce dernier était vu comme un « maître du discours, / Parleur avisé » (Timon de Philonte), qui a laissé de nombreux écrits, notamment sur des questions de poésie – rythme, consonance/dissonance, chant, diction.

Mais, bien entendu, le plus important reste que Démocrite était polémique, en son temps, car, de par sa théorie de la discontinuité de la matière, il ne parlait pas des dieux ou d'une intervention divine dans la vie des hommes, ce qui rejoint son idée d'une absence de Providence, donc de théophanie, par exemple, dans le destin des humains, non plus que dans celui du monde, d'ailleurs. Il n'existe plus, pour lui, de dieux vengeurs, l'homme se retrouve responsable du cours des choses, doit donc atteindre à la sagesse sans craindre la mort, qui n'est plus due aux dieux. Or, ce poème, lui non plus, ne la craint pas, comme on le verra, et propose un *Carpe Diem* et une indifférence envers cette mort annoncée, à peine nuancée, à la toute fin du poème, par un point précis que l'on évoquera alors.

On approche donc de la deuxième idée démocritienne reprise par ce poème, celle d'une quête de la sérénité, en se débarrassant de toutes les angoisses, notamment celle de la mort. Le lecteur de ce septième poème perçoit quelque chose d'hédoniste, en tout cas de relativiste, dans le perspectivisme des connaissances acquises notre vie durant. Il s'agit là d'un propos éminemment démocritien, qui permet à l'homme de croire en lui, s'appliquant une « diététique

⁴⁰⁹ Expression neutre à la Oscar Wilde (« the thing he loves », selon le dandy anglais), pour éviter sans doute de préciser le genre de l'être aimé.

⁴¹⁰ Les atomes (le plein), corpuscules indivisibles, ne changent jamais et s'opposent au vide ou néant. Les atomes, donc, sont à l'origine de tout, dont les quatre éléments, en mouvement incessant, mais qui ne se confondent jamais, même s'ils se heurtent. C'est sous l'action des atomes et du vide que les choses s'accroissent ou se désagrègent, et que les choses sensibles se modifient.

⁴¹¹ Qui est un principe, quant à lui, héraclitéen, comme on l'a vu.

⁴¹² Sur le même mode, Démocrite écrivit, entre autres, sur la chair, les Enfers, la psychologie (l'âme est elle aussi composée d'atomes) et l'absence de Providence.

des désirs [...] [qui entraîne] une authentique pratique du plaisir entendu comme jubilation d'être libre, indépendant, autonome, [...] »⁴¹³. Cette éthique particulière ne peut que parler à Gil-Albert, dans ses grandes lignes de conduite d'une vie.

Le poème est exceptionnellement dans ce recueil scindé en deux strophes à peu près égales (23 et 17 vers), qui montrent l'importance, à la fois, de ce poème conclusif et unique dans sa forme, et du contenu différent de ces deux parties. Ce « nous » qui parle au présent, comme d'habitude, utilise aussi, exceptionnellement, un futur – et, ce, dans les deux strophes – lié, bien entendu, au sens du poème lui-même et représentant une ouverture, quelle qu'elle soit, pour le devenir de l'homme. Interrogation démocratienne sur notre devenir après la mort, elle énonce avec ce philosophe notre retour au feu originel/final : « Más allá nos espera el fuego ardiente / *de no se sabe qué* fruición o *enigma* » (vv. 1-2), toujours soutenu par un questionnement philosophique souligné par nous. La suite montre que ce devenir est en effet incertain⁴¹⁴ et que l'on pourrait, *a priori*, en avoir peur (« que nos espanta: el fuego solitario »). Dans cette première moitié de poème, la crainte est donc là, mais surtout à cause de la solitude, qui reviendra dans la seconde moitié et que l'on a déjà rencontrée, dans cet article, au sein de la poésie gil-albertienne « présocratique ».

Nous nous muons « en nuestra propia ausencia » et laissons les autres seuls, comme nous le sommes aussi, de l'autre côté de la mort, de manière parallèle. Reste alors uniquement le souvenir de l'autre, rendu possible par la parole (« [...] el mismo compañero / de nuestra juventud, dice con pasmo: / ya no está aquí conmigo »). Et même, contrairement à ce que l'on croit lire en première instance, la poésie qui « évoque » l'être disparu est en fait celle de l'être disparu lui-même : « [...] unas palabras / que quedaron escritas nos evocan / con una concisión insuperable, / inevitable »⁴¹⁵. Il s'agit donc bel et bien, derrière ce nous, du poète lui-même, et la mise en abyme dite plus haut par ce « tributo póstumo » est double, avec cet hommage « anthume » qu'il imagine rendu à lui-même. Au terme de cette première strophe, oubliant le feu pour penser à l'élément « air », l'hommage est rendu à un être, enfin, « [...] que ya no será sino el vacío / que contiene su nombre: el infinito / de alguien que se ha marchado [...] » (vv. 19-21), quel qu'il soit, « y que ya no será sino el vacío / que contiene su nombre ». On entend ici un rappel possible du tout premier poème, évoquant, on s'en souvient, le nom, peut-être, de l'être aimé, en écho, alors, à ce « compagnon de notre jeunesse » évoqué dans ce poème-ci⁴¹⁶.

Le blanc, la césure, surgissent après ce 23^{ème} vers, et l'on sait le rôle de ce blanc, en poésie⁴¹⁷. Il débute par une injonction toute démocratienne à

⁴¹³ Michel ONFRAY, *Contre-histoire de la philosophie. I : Les sagesses antiques*, Paris, Grasset, 2006, p. 58.

⁴¹⁴ Déjà dans « fruición o enigma » (nous soulignons à nouveau). C'est aussi ce que Juan Gil-Albert déclare dans le documentaire homonyme qui lui est consacré (cycle *Programas para la educación*, RNE, dir. Mario ANTOLÍN, c. 1976) : « [...] [A] medida que sabemos, el enigma es mayor, lo que hay detrás es mayor ». Et dans sa Préface, le poète reconnaît que la lecture de ces poèmes l'a fait se sentir lui-même « patente misterio », cf. J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463.

⁴¹⁵ Une « concision » mise en abyme par ce pentasyllabe, justement.

⁴¹⁶ « algo se revela / como latiendo, un nombre » (vv. 39-40 de « Lo físico »).

⁴¹⁷ « L'opérativité du blanc est [...] une fonction disloquante qui libère l'énergie de l'être », selon Jean-Baptiste GOUSSARD, « L'arrière-texte comme arrière du texte dans les écritures fragmentaires », dans Marie-Madeleine GLADIEU et Alain TROUVÉ (dirs.), *Approches*

l'« hédonisme » que nous avons annoncée plus haut, où l'impératif fait donc une apparition vigoureuse : « Vivamos plenos⁴¹⁸ / esto que se nos da sin esperanza » (vv. 24-25)... malgré le paradoxe, disons-le tout de suite, de l'expression « sin esperanza », mais que l'on peut lever parce qu'elle sous-entend une acceptation, précisément, de notre destin sans dieu(x), sans vie dans l'au-delà, entre stoïcisme et existentialisme. Cette interprétation, selon nous, trouve sa confirmation dans les injonctions qui viennent immédiatement après : « Vivamos atentos al murmullo / de esta carne mortal [...] ». La troisième et dernière occurrence de ce « Vivamos » lucide reprend le thème de la solitude : « [...] Vivamos solos / puesto que el sino nuestro es solitario / dentro de las fronteras regulares / de nuestro cuerpo [...] » (vv. 26-29).

Prisonniers de notre enveloppe charnelle, nous le sommes donc, aussi, de ce « destin solitaire » à la finitude assurée, seuls en vie et « en mort », mais où la vie éternelle, d'une façon ou d'une autre, est peut-être possible, malgré tout⁴¹⁹, même si ce n'est pas celle des Chrétiens, bien plutôt un retour à l'origine et au monde... ou au langage de l'hommage poétique, tout comme à la trace écrite, laissée par l'écrivain lui-même quand il était en vie. On pense donc pouvoir appliquer à Gil-Albert ce qu'André Brincourt disait d'Aragon : « On peut croire aux mots comme on croit au ciel ».

La seconde moitié de cette seconde strophe cultive alors le champ sémantique de la solitude⁴²⁰, comme ailleurs dans ces sept poèmes, on l'a dit, mais il s'agit peut-être d'une « soledad reflexiva hacia el mundo »⁴²¹, ce qui expliquerait que le ton, ici, ne soit pas tragique. Gil-Albert lui-même, on le sait, cultivait cette solitude, même si elle lui fut en partie imposée par sa double condition de *rojo* et de *maricón* dans l'Espagne de Franco.

Le poème s'achève donc par sept derniers vers placés à nouveau sous les auspices d'une adversative claire (« Pero ») et d'une interrogation qui embrasse tous ces vers finaux, mais qui n'est ici que rhétorique. Gil-Albert s'interroge en effet sur : « La humana convivencia », dernier vers de ce dernier poème, qui est donc, en dépit de la mort plus ou moins acceptée, ce qu'il y a de plus dur à abandonner en quittant cette Terre. Laisant de côté Démocrite au terme de son poème, mais citant tout de même, en bon « disciple » présocratique, la Nature que

interdisciplinaires de la lecture – Séminaire de Recherche, n° 5 : Intertexte et arrière-texte : les coulisses du littéraire, Reims, Epure, 2011, p. 217.

⁴¹⁸ Et second pentasyllabe du poème, ce qui montre toute son importance.

⁴¹⁹ « [...] mi yo efímero y mi todo permanente, inmerso, por así decirlo, en una nebulosa de claridad; comprobación que seguramente nos aflige, por lo que contiene de inescrutablemente real, pero que, a la vez, nos aporta las únicas seguridades convincentes, por irrecusables y al margen de toda revelación, de vida propia y de vida eterna », selon J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 464. Le propos est quasi paradoxal, en tout cas dialectique et, *in fine*, ambigu

⁴²⁰ « Un día estallaremos [retour au feu originel] / sin que nadie nos pueda acompañar » (vv. 32-33) ou la réduplication de l'adjectif « sola » dans un même vers, particulièrement frappante : « Sola está el alma sola en su proceso / de vida y muerte: Un pacto intransferible ».

⁴²¹ J. C. ROVIRA, *op. cit.*, p. 53. Lire aussi, dans le même sens : « Pero hay experiencias ontológicas aún más complejas [que en otros poemas de los *Homenajes*] del yo en contacto con la naturaleza, cuando, impresionado por la grandeza del espacio –sol, mares, “bosques sobre la alta montaña”– el locutor [poético] siente su profunda soledad dentro de un mundo totalmente exterior [...]. [...] Tal experiencia lleva a una toma de conciencia, la de esta dualidad que no puede cambiar y que asume el yo, hasta tal punto que deja de estar solo [...] », M. C. ZIMMERMANN, *op. cit.*, p. 67.

l'on quitte aussi en mourant⁴²², Juan Gil-Albert ne montre-t-il pas de manière cryptée – dictature oblige – ce que Walter Benjamin appelait une « mélancolie de gauche »⁴²³ ? N'élargit-il pas ainsi son concept de la solitude, la faisant passer clairement de l'intime au social, en un ultime pied de nez à son lecteur (et surtout à son censeur !), qui n'attendait peut-être pas cette discrète profession de foi finale en la « humana convivencia » pleine de solidarité et peut-être, dit le poème, « plus douce que la vie » ?

En conclusion, on peut donc dire que le propos de Juan Gil-Albert, dans ces sept poèmes philosophiques – sorte de « *mirabil composto* »⁴²⁴ dédiés « A los presocráticos » – et, aussi, dans cette préface éclairante⁴²⁵, n'est pas de démarquer servilement la pensée de philosophes⁴²⁶ eux-mêmes parfois opposés les uns aux autres, ou sujets à des interprétations tendancieuses, sans compter ce qui excède les intentions de l'écrivain lui-même, si l'on suit Jacques Derrida :

L'écrivain écrit dans une langue et une logique dont, par définition, son discours ne peut dominer absolument le système, les lois et la vie propre. Il ne s'en sert qu'en se laissant d'une certaine manière et jusqu'à un certain point gouverner par le système.

Comme l'écrit aussi María Paz Moreno – et on l'a bien vu, déjà, avec le cas des philosophies opposées que sont celles d'Héraclite et Parménide –, « [c]onsciente de las contradicciones en que incurre al tomar ideas de sistemas filosóficos opuestos entre sí, el autor afirma que “la *coincidentia oppositorum* constituye para [él] un fin, más aún, un clima vital” »⁴²⁷.

On a bien vu également que, même en consacrant un poème à sept d'entre eux⁴²⁸, chacun de ces poèmes ne reflétait pas nécessairement la pensée de celui-ci, ni en totalité, ni même en partie, pour certains d'entre eux tout au moins, ou alors cette pensée est bien cachée par Gil-Albert. Mais alors, dans quel but, sinon, peut-être celui de conserver une lecture « aristocratique »⁴²⁹ à l'œuvre d'un créateur – ne soyons plus à un paradoxe près – pourtant progressiste et

⁴²² « bajo las arboledas, frente al viento / del mar azul, dejamos *para siempre*, / *sin remisión* [...] / lo que es más dulce, acaso, que la vida: La humana convivencia » (vv. 36-40 et finaux, nous soulignons). L'insistance que produit cette répétition de sèmes est frappante. Le mot « convivencia », enfin, montre que les hommes cohabitent peut-être entre eux, mais encore imparfaitement – tant d'un point de vue personnel que politique, sans doute –, et ce *partage* d'espace à trouver est une gageure magnifique pour le poète et son prochain.

⁴²³ Walter BENJAMIN, article écrit pour le *Frankfurter Zeitung*, alors refusé et publié pour la 1^{ère} fois dans *Die Gesellschaft* en 1931, cité dans Maxime CERVILLE et Nick REES-ROBERTS, *Homo exoticus : race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin/INA, Coll. « Médiacultures », 2010, p. 107.

⁴²⁴ C'est-à-dire, à l'époque du Baroque, « un montage, une confrontation, où les arts les plus différents dans leur substance se défient et s'éclairent réciproquement », d'après la définition qu'en donne Guy SCARPETTA dans son savoureux *Pour le plaisir*, Paris, Gallimard, 1998, p. 148.

⁴²⁵ Même si elle n'éclaire pas « tout » et laisse des zones d'« ombre », c'est-à-dire des « doutes », encore une fois, sur des apories... pour qui veut tout concilier.

⁴²⁶ « [...] [E]llo [no] signifi[ca] que los poemas constituyan una prolongación de las ideas de los homenajeados », selon M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2000, p. 65.

⁴²⁷ J. GIL-ALBERT [*Obra Poética Completa*, Vol. II], cité dans M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2000, p. 76.

⁴²⁸ Et, de toute façon, il manquerait d'autres grands philosophes présocratiques à ce Panthéon, comme, par exemple, Thalès, Anaximandre ou Zénon d'Elée.

⁴²⁹ Ne serait-ce pas ce que laisse entendre Gil-Albert avec ces paroles : « Comprendí en seguida que el clima que se respira en aquellas alturas no era asequible a todos, daba vértigo », cf. J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463. Et, selon nous, il ne parle pas seulement de la pensée même des Présocratiques, sinon de la forme qu'il va lui donner dans ses « Hommages ».

humaniste, anciennement engagé à gauche ? Le culturalisme, s'il a quelque chose de précurseur de la modernité, en 1963, a aussi quelque chose d'aristocratique, au-delà même du fait qu'il s'agit de penseurs de l'ancien temps⁴³⁰... Car, si l'on ne connaît pas les penseurs en question, on perd la « valeur ajoutée » philosophique de ces penseurs, et nous ne sommes plus, alors, les « entendidos » (« Préface », p. 464) réclamés par Gil-Albert.

Cette lecture des poèmes de Gil-Albert est, certes, possible, mais Gil-Albert lui-même n'est « ni filósofo ni erudito: sabio »⁴³¹ et ses interrogations et conclusions peuvent être celles de chacun d'entre nous, de chaque honnête homme, nous qui « portons en nous l'humaine condition » :

Gil-Albert nos deja resuelta una ecuación de sabio: cuando desaparecemos, ¿qué nos llevamos de la vida, qué hemos ganado, cuál ha sido nuestro balance? Lo que nos llevamos de la vida es la intensidad y la verdad con la que hayamos vivido. [...] Juan Gil-Albert no es propiamente un poeta, un narrador, un cronista o un filósofo literario. Gil-Albert es, ante todo, un pensador en un tiempo muchas veces ajeno a su propio tiempo [...]. Gil-Albert sólo se dedicó al ensayo, entendido el discurso ensayístico⁴³² como un género superior que puede manifestarse en prosa [...]; en verso (como poesía metafísica), o en artículos más o menos extensos⁴³³.

Dans cette citation de Ferris, on retient aussi, outre l'allusion à la qualité de penseur « anachronique » de Gil-Albert, si l'on peut dire, le fait que notre poète a toujours produit de la pensée, et que celle-ci a, par exemple, épousé la forme poétique, ce *surrogate*, ce « substitut » de la forme philosophique parmi d'autres. Mais, en complément de ce qu'écrit José Luis Ferris dans ces lignes, nous ajouterons que, lorsque Gil-Albert choisit la forme poétique – comme on l'a vu au détour de certains vers par quelques remarques de forme –, il fait véritablement œuvre de poète, en échappant aux strictes doctrines et en les subsumant, au-delà de leurs oppositions mêmes, de manière personnelle et vitale⁴³⁴. Il procède ainsi pour créer un ensemble qui, *in fine*, rend hommage au langage et à la poésie, puisque, déjà, « homenaje a la emoción que les debo, tan plena, por la *constancia* que me dieron de mi *yo efímero* y de mi *todo permanente* [...] »⁴³⁵.

La poésie, c'est déjà ce que Gil-Albert relevait dans sa Préface à propos de ces penseurs, puisqu'il y parle d'une « manera gráfica » de s'exprimer⁴³⁶ et, surtout, du monde « fantastique » de ces penseurs et de leur « apreciación intuitiva del Cosmos », en même temps que de leur « saber total ». Derrière ces phrases :

No es el presocrático un mundo fabuloso, pero sí fantástico; en el sentido de que en su especulación entra una gran dosis de fantasía, sólo que, y esto es lo que hace de estos

⁴³⁰ En effet, on a dit leur modernité, bien plutôt.

⁴³¹ J. L. FERRIS, *op. cit.*, p. 33.

⁴³² A cet égard, l'un de ses essais les plus connus est le philosophique « El vivo exponente de la nada » (1977)

⁴³³ J. C. FERRIS, *op. cit.*, p. 35.

⁴³⁴ Cf. « De una manera inmediata, diría yo, material: no sintiéndome todo espíritu, sino todo hombre, cosa viva [...] », selon J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463, réflexions qui insistent, comme ailleurs dans ces poèmes, sur le côté incarné et existentiel, physique, précisément, de cette pensée.

⁴³⁵ J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 464. Le poète s'amuse avec les paradoxes héracléto-*parménédiens*, que nous soulignons.

⁴³⁶ Il parle de « manera gráfica » à propos de son expression citée plus haut : « antes del raciocinio y de la moral » choisie par lui pour parler du présocratisme.

filósofos naturalistas unos entes tan originales, puesta al servicio de la verdad, científicamente hablando⁴³⁷,

point manifestement une exaltation de l'imaginaire poétique... même tourné vers la pensée rationnelle ! Autre paradoxe, propre à la fois aux Présocratiques et à Juan Gil-Albert.

On insiste sur cet ancrage, dans la vie et la pensée propres du poète, de ces différents courants de la Grèce antique qui, par conséquent, nous parlent, à nous lecteurs des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, car il nous murmure aussi à l'oreille, si nous voulons bien la tendre, en empathie avec lui. C'est cela, « [...] el significado esencial simbólico de imagen de la vida en toda su complejidad, *valor que es el de la tradición cultural y que nos conecta con situaciones esenciales en el planteamiento por parte del autor de su propia definición* »⁴³⁸.

Syncrétiquement, mais en gardant les oppositions et les hésitations d'interprétation devant celles-ci⁴³⁹, c'est aussi « [e]n la capacidad de Gil-Albert de beber de fuentes tan diversas y de integrar todas ellas de forma armónica en su propia escritura, [donde] reside en gran parte la originalidad de su obra »⁴⁴⁰, et « si [...] el pensamiento [de Gil-Albert] se estructura paradójicamente, con contraposiciones fundamentales, es porque está reflejando quizá al hombre contemporáneo como sujeto de estas paradojas »⁴⁴¹. Cette ultime remarque conforte notre idée d'un homme profondément « original », dans les deux sens du terme que nous mettions en exergue au début, et son caractère actuel, qui nous donne encore bien des leçons de vie par ces hommages aux « anciens », aux pas si vieux Présocratiques.

⁴³⁷ J. GIL-ALBERT, « Préface », p. 463.

⁴³⁸ J. C. ROVIRA, *op. cit.*, p. 45. Nous soulignons.

⁴³⁹ Ce que nous avons voulu faire, pour ne pas tenter d'aplanir de manière forcée et artificielle tous les paradoxes gil-albertiens, en philosophe que nous ne sommes pas, ni même historien de la philosophie, mais en tant que lecteur-penseur épris de poésie, cela, oui. Nous n'avons pas voulu non plus nous envelopper, dans notre analyse, de ce « suaire de gloses » dont parle Jean-Marie LACLAVETINE, dans son *Rabelais : la Devinière ou le havre perdu*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, Coll. « Maison d'écrivain », 1992, p. 101.

⁴⁴⁰ M. PAZ MORENO, *op. cit.*, 2005, p. 52-53.

⁴⁴¹ J. C. ROVIRA, *op. cit.*, p. 55.